



Lisa See
Ombres
chinoises



Ombres chinoises

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Fleur de Neige, n° 8311

Le pavillon des pivoines, n° 8938

Filles de Shanghai, n° 9962

Poupées de Chine, n° 11383

La mémoire du thé, n° 12368

La mort scarabée, n° 12752

À l'ouest de la montagne

LISA SEE

Ombres chinoises

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Ménard



TITRE ORIGINAL

Dreams of Joy

ÉDITEUR ORIGINAL

Random House, an imprint of the Random House
Publishing Group, a division of Random House, Inc.

Création Studio J'ai lu

Photomontage d'après: femme © ZenShui / James Hardy /
Photo Alto / Getty Images ; porte rouge © Gang Yao /
Flickr / Getty Images © Flammarion

© Lisa See, 2011

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Éditions Flammarion, 2012

EAN 9782290375860

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mon père,
Richard See.*

NOTE DE L'AUTEUR

En 1958, sous les auspices du gouvernement de la République populaire de Chine, un comité mit au point le système de translittération du chinois baptisé pinyin. Un certain nombre d'années devaient toutefois s'écouler avant que son usage ne se généralise à travers le continent et il fallut attendre 1982 pour qu'il soit officiellement adopté par les instances internationales. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré suivre ici le système Wade-Giles, en accord avec l'époque où se déroule ce roman ainsi qu'avec les origines et l'éducation de Perle. Les lecteurs de *Filles de Shanghai* se souviendront que Perle se sert également d'un dialecte combinant le cantonais et le mandarin.

Le Grand Bond en avant débuta en 1958 et prit fin en 1962. Nous ne connaissons probablement jamais le nombre exact de victimes dues à la famine qui en résulta, mais les archives récemment rendues publiques par le gouvernement chinois ainsi que les travaux effectués par les chercheurs et les journalistes permettent d'avancer le chiffre de quarante-cinq millions.

Le hurlement d'une sirène de police qui gémit dans le lointain se répercute à travers tout mon corps. Le crissement des grillons résonne comme un incessant refrain et semble venir m'accuser. Ma tante sanglote dans son lit, à l'autre bout de la véranda grillagée que nous partageons – écho de la tristesse et de la honte soulevées par les révélations que ma mère et elle se sont lancées à la figure au cours de la dispute d'hier soir. Je tends l'oreille pour essayer d'entendre ce que fait ma mère, mais sa chambre est située trop loin. Il y a dans ce silence quelque chose de douloureux. Mes mains sont crispées sur le bord des draps et je tente de fixer mon attention sur une vieille fissure du plafond. J'essaie désespérément de tenir bon mais j'étais déjà au bord du gouffre depuis la mort de mon père et j'ai l'impression qu'on vient cette fois-ci de m'y précipiter : ma chute est vertigineuse, inexorable.

Tout ce que je croyais savoir au sujet de ma naissance, de mon père et de ma mère, de mes grands-parents et de la jeune fille que j'étais, s'est avéré être un mensonge. Un énorme, un terrible mensonge. La femme que je prenais pour ma mère est en réalité ma tante. L'homme que j'ai toujours aimé en pensant qu'il était mon père n'a en fait

aucun lien avec moi. Mon véritable père est un artiste de Shanghai dont ma mère et ma tante étaient toutes les deux amoureuses avant ma naissance. Et encore, il ne s'agit là que du sommet de l'iceberg, comme dirait tante May. Mais je suis née sous le signe du Tigre : c'est pourquoi, avant qu'un sentiment de culpabilité concernant la mort de mon père ne vienne me ronger et que l'angoisse suscitée par ces révélations ne me submerge, j'agrippe plus fermement les draps et je serre les dents, en espérant que ma férocité de tigre suffira à faire refluer les émotions qui m'étreignent. Mais cela ne marche pas.

J'aimerais pouvoir parler à mon amie Hazel, mais nous sommes en pleine nuit. J'aimerais plus encore me retrouver à l'université de Chicago aux côtés de Joe, mon petit ami, qui saurait comprendre – j'en ai la certitude – l'épreuve que je dois affronter.

Il est deux heures du matin lorsque ma tante sombre enfin dans le sommeil. La maison paraît calme. Je me lève et gagne le vestibule où mes vêtements sont rangés dans un placard. Je distingue à présent les pleurs de ma mère et cela me brise le cœur. Elle ne peut pas imaginer la décision que je viens de prendre, mais même si c'était le cas, serait-elle en mesure de m'arrêter ? Je ne suis pas sa fille. Je rassemble rapidement quelques affaires. Je vais avoir besoin d'argent pour aller là où je veux aller et la seule manière de m'en procurer va accroître la honte et la disgrâce qui se sont abattues sur moi. Je gagne rapidement la cuisine, farfouille sous l'évier et en sors la boîte en fer-blanc contenant l'argent que ma mère a mis de côté pour payer mes études. Cet argent représente tous les rêves, tous les espoirs qu'elle a mis en moi. Mais je ne suis plus la même à présent. Elle a toujours été prudente et pour une fois je m'en réjouis : sa méfiance à l'égard

des banques et des Américains va me permettre de financer ma fuite.

Je déniche un bout de papier et m'assois à la table pour lui griffonner un mot :

« Maman,

« Je ne sais plus qui je suis. Je ne comprends pas ce pays qui a tué papa. Je sais que tu vas me juger confuse et irréfléchie, sans doute est-ce le cas, mais j'ai besoin de trouver les réponses aux questions que je me pose. Peut-être la Chine est-elle au fond ma véritable patrie... »

Je poursuis en écrivant que j'ai l'intention de retrouver mon véritable père et qu'elle ne doit pas s'inquiéter à mon sujet. Je plie le papier et l'emporte avec moi sur la véranda. Tante May ne sourcille pas tandis que je pose le mot sur mon oreiller. Arrivée devant la porte d'entrée, j'ai un instant d'hésitation. Mon oncle, qui est invalide, dort dans sa chambre à l'arrière de la maison. Il ne m'a jamais rien fait, je devrais aller lui dire au revoir, mais je sais ce qu'il me dirait : « Les communistes sont mauvais, ils te tueront... » Je n'ai aucune envie d'entendre ce genre de discours. Et je ne veux pas davantage qu'il aille dire à ma mère et ma tante que je m'appête à partir.

J'empoigne ma valise et sors dans la nuit. Au carrefour, je tourne dans Alpine Street et me dirige vers Union Station. Nous sommes le 23 août 1957 et je veux tout enregistrer dans le moindre détail, car je doute de revoir un jour le Chinatown de Los Angeles. J'aimais arpenter ces rues jadis, il n'y a aucun autre endroit au monde qui me soit aussi familier. Je connais tout le monde ici et tout le monde me connaît. Toutes les maisons – des bungalows en bois pour la plupart – ont été décorées à

la chinoise : on a planté des bambous dans les jardins, installé sur les porches des pots d'où émergent des arbres miniatures, disposé sur le sol des planches où l'on répand des restes de riz à l'intention des oiseaux. Je vois tout cela d'un œil différent à présent. Neuf mois d'université et les événements de la nuit passée ont tout fait basculer. J'ai appris tant de choses à Chicago durant ma première année... J'ai rencontré Joe et rejoint l'Association des étudiants chinois démocrates-chrétiens. J'ai découvert l'existence de la République populaire de Chine et tout ce que fait le président Mao pour le bien du pays – et qui va à l'encontre des convictions de ma famille. Aussi, lorsque je suis revenue ici en juin, qu'ai-je donc fait ? J'ai reproché à mon père de se comporter comme s'il venait de débarquer dans ce pays, de regarder des émissions de télé minables et de servir une nourriture infâme aux clients de son restaurant.

Ces souvenirs ravivent le dialogue intérieur que j'entretiens depuis sa mort. Pourquoi n'ai-je pas entrevu les épreuves que mes parents allaient devoir affronter ? J'ignorais que mon père était un fils « sur le papier » et qu'il était arrivé illégalement dans ce pays. Si je l'avais su, jamais je ne l'aurais supplié d'aller trouver le FBI – comme s'il n'avait rien eu à cacher. Ma mère tient tante May pour responsable de ce qui est arrivé ensuite, mais elle se trompe. Tante May elle-même croit que tout est de sa faute. « Lorsque cet agent du FBI est venu enquêter à Chinatown, m'a-t-elle avoué quelques heures plus tôt, c'est moi qui lui ai parlé de Sam. » Mais l'agent Sanders ne s'est jamais vraiment soucié du statut légal de mon père : la première question qu'il lui a posée me concernait.

Le nœud de la tristesse et de la culpabilité se resserre encore. Comment aurais-je pu savoir que

le FBI considérait l'association à laquelle j'ai adhéré comme un groupe d'obédience communiste ? Nous avons manifesté devant des magasins qui refusaient d'embaucher des Noirs ou de leur servir à manger. Nous avons évoqué le fait que les États-Unis avaient emprisonné des citoyens américains d'origine japonaise pendant la guerre. En quoi ces choses feraient-elles de moi une communiste ? Mais tel était pourtant le cas aux yeux du FBI : ce pourquoi cet horrible agent a dit à mon père qu'il serait disculpé de toutes les charges qui pesaient sur lui s'il certifiait que les suspects qu'il lui désignerait étaient des communistes, ou des sympathisants communistes. Si je n'avais pas adhéré à l'Association des étudiants chinois démocrates-chrétiens, le FBI n'aurait pas pu utiliser cet argument pour obliger mon père à dénoncer d'autres personnes – à commencer par moi. Jamais mon père ne m'aurait trahie, si on lui avait laissé la moindre chance. Jusqu'à la fin de mes jours, je reverrai ma mère étreignant les jambes de mon père et essayant désespérément de le soulever pour alléger la pression de la corde qui l'étranglait... Et jamais je ne me pardonnerai le rôle que j'ai joué pour l'amener à ce suicide.

Première partie

LE TIGRE BONDIT

JOY

UN RESTE DE « LIFE SAVERS »

Je bifurque dans Broadway avant de rejoindre Sunset, continuant à longer des endroits dont je veux garder la mémoire. Le centre touristique mexicain d'Olvera Street est fermé, mais des rangées de lanternes vivement colorées diffusent une lueur dorée sur les toits des boutiques de souvenirs aux volets clos. À ma droite se trouve la Plaza, lieu de naissance de la ville, avec son kiosque en fer forgé. Juste derrière, j'aperçois l'entrée de Sanchez Alley. Quand j'étais petite, ma famille habitait dans cette rue, au deuxième étage du Garnier Building. À cette évocation, de nombreux souvenirs remontent en moi : ma grand-mère jouant avec moi sur la Plaza, ma tante m'achetant des bonbons mexicains dans Olvera Street – sans parler de ma mère, avec qui je passais par ici tous les jours pour aller de mon école à Chinatown. C'étaient des années heureuses, mais lourdes de tels secrets que je m'interroge aujourd'hui sur la réalité de l'existence que je menais à l'époque.

Devant moi, les palmiers projettent leurs ombres parfaites sur la façade en stuc d'Union Station. L'horloge indique 2 h 47 du matin. J'avais à peine un an quand la gare a été inaugurée, aussi le décor m'est-il largement familier. Il n'y a aucune

voiture en vue ni tramways à cette heure, je n'attends donc pas que le feu passe au vert pour traverser Alameda. Un taxi solitaire patiente dans la courbe du virage, à la sortie de la gare. À l'intérieur, l'immense hall est désert et mes pas résonnent comme dans une caverne sur les dalles et le marbre du sol. Je me glisse dans une cabine téléphonique et tire la porte derrière moi. Une lampe s'allume au plafond et je distingue le reflet de mon visage sur la vitre.

Ma mère m'a toujours empêchée de passer des heures devant la glace. « Tu ne vas pas faire comme ta tante », me sermonnait-elle lorsqu'elle me surprenait dans cette attitude. Je me rends compte à présent qu'elle voulait surtout éviter que je m'observe de trop près. Parce qu'en me regardant comme je le fais en ce moment, je vois bien à quel point je ressemble à tante May. J'ai des sourcils arqués, la peau claire, des lèvres bien pleines et mes cheveux sont noirs comme l'onyx. Ma famille a toujours insisté pour que je les laisse pousser, au point que je pouvais presque m'asseoir dessus à la fin. Mais au début de l'année, je suis allée dans un salon de coiffure à Chicago et j'ai demandé qu'on me les coupe à la manière d'Audrey Hepburn. Mes cheveux sont aussi courts à présent que ceux d'un garçon et brillent sous l'éclairage diffus de la cabine téléphonique.

Je vide le contenu de mon porte-monnaie sur la tablette de la cabine avant de composer le numéro de Joe. J'attends ensuite que l'opératrice me dise combien vont me coûter les trois premières minutes : je glisse alors les pièces dans la fente et le téléphone se met à sonner chez Joe. Il est près de cinq heures du matin à Chicago, je vais donc le réveiller.

— Allô ? lance-t-il d'une voix endormie.

— C'est moi, dis-je en essayant d'avoir l'air joyeux. Je suis partie de chez moi. Je suis prête à faire ce que nous avons dit.

— Quelle heure est-il ?

— Il faut que tu te lèves ! Fais ta valise, prends un avion pour San Francisco. Nous partons en Chine ! Tu disais qu'il fallait participer à tout ce qui se passe là-bas. Eh bien, allons-y !

À l'autre bout de la ligne, je l'entends qui s'ébroue avant de se redresser.

— Joy ? reprend-il.

— Oui, c'est bien moi ! Nous partons en Chine !

— En Chine ? Tu veux dire : en *République populaire* de Chine ? Bon sang, Joy, nous sommes au beau milieu de la nuit. Tu vas bien ? Il n'est rien arrivé de grave ?

— Tu m'as demandé de me faire faire un passeport afin que nous puissions partir ensemble.

— Es-tu devenue folle ?

— Tu disais que si nous allions en Chine, nous irions travailler dans les rizières en chantant, continué-je. Que nous ferions de la gymnastique dans les parcs. Que nous participerions à l'entretien du quartier et partagerions nos repas avec les autres habitants. Que nous ne serions ni pauvres ni riches. Que nous serions tous égaux.

— Joy...

— Le fait d'être chinois, de porter tout cela sur nos épaules et dans nos cœurs est souvent un fardeau, mais peut également être une source de fierté et de joie. Tu disais cela aussi, souviens-toi.

— C'est une chose de parler de ce qui se passe en Chine, mais mon avenir est ici : l'école dentaire, le cabinet de mon père... Je n'ai jamais sérieusement eu l'intention d'aller là-bas.

En percevant la raillerie sous-jacente dans son intonation, je me demande soudain à quoi rimaient ces réunions et tous ces beaux discours. Parler de l'égalité des droits, du partage des richesses et de la supériorité du socialisme sur le capitalisme était-il un simple moyen de m'attirer dans son lit ? (Ce à quoi je n'ai d'ailleurs pas cédé.)

— Nous serions abattus sur-le-champ, conclut-il en me sortant la même propagande que l'oncle Vern.

— Mais c'était ton idée !

— Écoute, me dit-il, nous sommes en pleine nuit. Rappelle-moi demain... ou plutôt non, ne me rappelle pas, cela te coûtera trop cher. Tu seras ici dans deux semaines, nous en reparlerons plus calmement à ce moment-là.

— Mais...

La communication est brusquement coupée.

Je refuse de laisser la colère et la déception que m'inspire la réaction de Joe contrecarrer mes plans. Ma mère a toujours encouragé les meilleurs aspects de ma personnalité. Les gens nés sous le signe du Tigre sont souvent d'un tempérament romantique et artistique, mais elle m'a bien prévenue qu'il était également dans leur nature de se montrer imprudents et impulsifs. Elle a cherché à canaliser en moi ces élans, mais le désir que j'ai de bondir est bien trop fort et ce n'est pas ce revers qui va m'arrêter. Je suis résolue à retrouver mon père, même s'il vit dans un pays qui compte plus de six cents millions d'habitants.

Je ressors de la gare. Le taxi est toujours là. Le chauffeur s'est endormi sur le siège avant. Je frappe à sa vitre et il se réveille en sursaut.

— Conduisez-moi à l'aéroport, lui dis-je.

Une fois arrivée, je me dirige vers le comptoir de la Western Airlines, pour l'unique raison que j'ai toujours aimé leurs spots publicitaires à la télévision. Pour aller à Shanghai, je dois d'abord me rendre à Hong Kong. Pour aller à Hong Kong, je dois partir de San Francisco. J'achète donc un billet et j'embarque dans le premier vol du matin à destination de San Francisco. Une fois là-bas, je me rends au comptoir de la Pan Am et demande une place à bord du vol 001 qui se rend à l'autre bout du monde, avec des escales à Honolulu, Tokyo et Hong Kong. L'hôtesse dans son uniforme chatoyant me lance un drôle de regard en me voyant payer en liquide un aller simple pour Hong Kong, mais me tend néanmoins mon billet une fois que je lui ai montré mon passeport.

J'ai deux heures à tuer avant que l'avion ne décolle. Je trouve une cabine téléphonique et j'appelle Hazel à son domicile. Je n'ai nullement l'intention de lui dire où je vais. Joe m'a déjà laissée tomber et je suis sûre qu'Hazel réagirait encore plus violemment. Elle me dirait que la Chine communiste est un pays dangereux et me répéterait les propos négatifs que nous avons l'habitude d'entendre dans nos familles respectives.

C'est la plus jeune des sœurs, Yee, qui décroche le téléphone et elle me passe aussitôt Hazel.

— Je voulais te dire au revoir, lui dis-je. Je quitte les États-Unis.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lance Hazel.

— Je dois partir.

— Tu quittes *vraiment* les États-Unis ?

Je vois bien qu'elle ne me croit pas. Nous ne sommes jamais allées beaucoup plus loin que Big Bear ou San Diego, où nous passions parfois le week-end avec la communauté méthodiste, sinon

pour nous rendre dans nos universités respectives. Mais elle comprendra bientôt que je lui dis la vérité. Je serai alors au-dessus du Pacifique et je ne pourrai plus revenir en arrière.

— Nous nous sommes toujours bien entendues, lui dis-je les larmes aux yeux. Tu es ma meilleure amie. Ne m'oublie pas.

— Comment pourrais-je t'oublier ? (Après un instant de silence, elle ajoute :) Veux-tu qu'on aille chez *Bullock's* cet après-midi ? J'achèterais bien quelques bricoles avant de retourner à Berkeley.

— Tu es la meilleure, Haz. Au revoir.

Le bruit que fait le combiné lorsque je le repose sur son socle a quelque chose de définitif.

Lorsque mon vol est annoncé, j'embarque et vais prendre place sur mon siège. Ma main se porte vers la petite bourse que je porte autour du cou. Tante May me l'a donnée l'été dernier, avant que je parte à Chicago. Elle contient trois piécettes en cuivre, trois grains de sésame et trois graines de haricots. « Notre mère nous en avait donné une chacune, à Perle et à moi, avant que nous ne quittions Shanghai. Je t'avais offert la mienne le jour de ta naissance. Ta mère ne voulait pas que tu la portes quand tu étais bébé, mais elle a accepté que je te la confie lorsque tu es partie à l'université. Je suis heureuse qu'elle t'ait accompagnée durant toute cette année. » Ma tante, ma mère... Les larmes me montent aux yeux mais je parviens à les refouler, sachant que si je me mettais à pleurer je risquerais de ne plus pouvoir m'arrêter.

Comment May a-t-elle pu m'abandonner ? Comment mon véritable père a-t-il pu me laisser partir ? Et Sam, que je croyais être mon père ? Savait-il que je n'étais pas sa fille ? S'il l'avait su,

il ne se serait pas tué. Il serait toujours en vie et m'aurait mise à la porte, comme la bêtarde insolente et déloyale que je suis – sans parler de la honte et des ennuis que j'ai pu susciter. Eh bien, me voici loin à présent... Ma mère et ma tante sont probablement levées et ne s'adressent pas la parole, tout en commençant à se demander où je suis passée. Je suis heureuse de ne plus être auprès d'elles, de ne pas avoir à me demander laquelle des deux je dois aimer comme une mère en dépit de tous leurs secrets empoisonnés, car ce choix est impossible. Pis encore, il viendra un moment où les choses se tasseront, où ma mère et ma tante feront la paix et où elles reprendront l'histoire depuis le début en la passant au peigne fin, selon leur bonne habitude : elles s'apercevront alors que c'est bien *moi* qui suis à l'origine du drame dont Sam a été victime, et non pas tante May. Comment réagiront-elles en découvrant que c'était après *moi* qu'en avait le FBI, que c'est à cause de *moi* que l'agent Sanders a débarqué chez nous en provoquant tous ces ravages ? Lorsque cela se produira, elles seront heureuses que je ne sois plus là. C'est du moins ce que je me dis.

Je relâche la bourse et essuie mes mains moites sur ma jupe. Je suis anxieuse – qui ne le serait pas à ma place ? – mais il faut que je cesse de m'inquiéter de la sorte, en me demandant quelles conséquences la décision que j'ai prise peut avoir sur ma mère et ma tante. Je les aime toutes les deux mais je suis en colère contre elles, inquiète aussi de ce qu'elles risquent de penser de moi. Et je comprends du même coup qu'à mes yeux, May sera toujours ma tante et Perle ma mère. Sinon, les choses seraient encore plus embrouillées dans ma tête qu'elles ne le sont déjà. Si Hazel était

assise à côté de moi, elle s'exclamerait : « Oh, Joy ! Tu dérailles complètement ! » Par bonheur, elle n'est pas là.

Je ne sais combien de milliers d'heures plus tard, nous atterrissons à Hong Kong. Un groupe d'hommes pousse une passerelle roulante jusqu'à l'avion et je sors en compagnie des autres passagers. La chaleur sur le tarmac est étouffante, l'atmosphère plus humide encore que lorsque j'ai quitté Chicago en juin dernier. Je suis le reste de la troupe jusqu'au terminal : nous pénétrons dans un hall miteux et rejoignons une vaste salle où de nombreuses personnes font la queue pour le contrôle des passeports. Lorsque mon tour arrive, l'employé me demande avec un impeccable accent anglais :

— Quelle est votre destination finale ?

— Shanghai, en République populaire de Chine, lui réponds-je.

— Mettez-vous de ce côté.

Il décroche un téléphone et quelques minutes plus tard deux gardes viennent me chercher. Ils m'accompagnent jusqu'à l'endroit où sont déchargés les bagages afin que je récupère ma valise, puis m'entraînent dans une nouvelle série de couloirs, plus sombres les uns que les autres. Je n'aperçois pas d'autres passagers, il n'y a que des agents en uniforme qui me dévisagent d'un air soupçonneux.

— Où allons-nous ?

Pour toute réponse, l'un des gardes me tire par le bras. Nous atteignons finalement une enfilade de doubles portes que nous franchissons avant de replonger dans la chaleur étouffante. On me fait

monter à l'arrière d'une estafette dénuée de fenêtres, en me disant de me tenir tranquille. Les gardes montent à l'avant et le véhicule démarre. Je ne vois strictement rien. Je ne comprends pas ce qui se passe et je suis terrifiée – ou plutôt pétrifiée, cela serait plus proche de la vérité. Tout ce que je peux faire, c'est me raccrocher au siège lorsque l'estafette prend des virages un peu raides ou cahote sur des nids-de-poule. Au bout d'une demi-heure, le véhicule s'immobilise. Les gardes en descendent et viennent se placer à l'arrière. Ils discutent pendant quelques minutes, me laissant mariner à l'intérieur. Lorsque les portes s'ouvrent enfin, je m'aperçois que nous nous trouvons sur un quai où un énorme navire est en train de charger sa cargaison. Le drapeau de la République populaire de Chine flotte à son sommet – cinq étoiles dorées sur fond rouge. Le même garde que tout à l'heure me tire sans ménagement de l'estafette et me conduit au pied de la passerelle.

— Inutile de venir répandre chez nous votre propagande communiste ! aboie-t-il en me tendant ma valise. Montez à bord et ne quittez pas ce navire avant d'être arrivée en Chine !

Les deux gardes restent sur le quai pour s'assurer que je monte bien à bord. Tout ceci est un peu surprenant et n'est pas sans m'inquiéter. Au sommet de la passerelle j'aperçois un marin, ou plus exactement un membre de l'équipage. Il s'adresse à moi et me parle à toute allure en mandarin, la langue officielle de la Chine, que je ne maîtrise pas très bien. Ma vie durant, j'ai entendu ma mère et ma tante parler entre elles dans le dialecte de Wu, propre à la région de Shanghai, que j'estime parler à peu près couramment – pas

aussi bien toutefois que le cantonais dont tout le monde se sert à Chinatown. Dans le cadre familial, j'utilisais un mélange de cantonais, de dialecte de Shanghai et d'anglais. Je me dis qu'il vaut mieux laisser tomber l'anglais dès à présent.

— Pouvez-vous me répéter ça un peu plus lentement ? lui dis-je.

— Vous voulez regagner la mère patrie ?

J'acquiesce, à peu près certaine de l'avoir compris.

— Bienvenue, dans ce cas. Je vais vous montrer votre couchette, puis je vous conduirai chez le capitaine. C'est lui qui vous vendra votre billet.

Je me retourne et aperçois les deux gardes qui m'observent toujours depuis le quai. Je leur adresse un petit signe de la main, comme une idiote, avant de suivre le marin. Quand j'étais plus jeune, j'ai tourné comme figurante sous la houlette de ma tante dans un grand nombre de films. L'un d'eux, en particulier, montrait un groupe d'orphelins qu'on évacuait de Chine par bateau durant la guerre. Mais ici le décor est bien différent. Il y a de la rouille dans tous les coins. Les escaliers sont aussi étroits que raides, les couloirs mal éclairés. Bien que nous soyons toujours à quai, je sens le navire osciller sous mes pieds, ce qui laisse à penser qu'il n'est pas forcément en état d'affronter la haute mer. On m'a dit que j'aurais une cabine pour moi toute seule : en la découvrant, je vois mal comment on pourrait y loger deux personnes, tant l'espace est réduit. Il fait déjà très chaud à l'extérieur, on doit étouffer là-dedans...

Un peu plus tard, on me présente au capitaine. Ses dents sont noircies par le tabac et son uniforme constellé de taches. Il me regarde bizarrement

tandis que je sors mon portefeuille et lui paie mon billet. La scène est un peu inquiétante.

En regagnant ma cabine, je me dis que c'est cela que je voulais. M'enfuir. Connaître l'aventure. Retrouver mon père. Partager avec lui le bonheur de ces retrouvailles. Bien que je ne sache que depuis quelques heures que Z.G. est mon père, j'avais déjà entendu parler de lui auparavant. Il a peint de nombreuses affiches représentant ma mère et ma tante, du temps où elles étaient modèles à Shanghai. Je n'en ai jamais vu aucune, mais je connais en revanche les illustrations qu'il a faites pour *La Chine en construction*, un magazine de propagande que mon grand-père achetait sous le manteau au bureau de tabac du coin. C'était étrange de découvrir le visage de ma mère et de ma tante en couverture d'une publication de la Chine communiste... Z.G. les avait représentées de mémoire, à de nombreuses reprises. À l'époque, à cause des changements politiques intervenus en Chine (telle était en tout cas l'explication de ma mère), il avait troqué son nom contre celui de Li Zhi-ge. Ma tante avait épinglé ses couvertures au-dessus de son lit, ce qui fait que j'ai un peu l'impression de le connaître, au moins en tant qu'artiste. Je ne doute pas que Z.G. sera à la fois surpris et heureux de me voir. Ces pensées allègent momentanément l'inquiétude que m'inspirent les craquements du navire et l'attitude étrange de son capitaine.

Dès que nous avons quitté le port de Hong Kong, je me rends dans les cuisines pour le repas du soir. Je ne tarde pas à comprendre que le bateau est avant tout destiné au retour des Chinois d'outre-mer. Il y a une vingtaine de passagers à bord – uniquement des hommes, tous Chinois

– en provenance de Singapour, d’Australie, de France et des États-Unis. Tous ont été conduits ici comme moi, sitôt débarqués de l’avion ou du bateau qui les amenait. (Que craignent donc les autorités de Hong Kong ? Représentons-nous un tel danger que nous ne puissions même pas y passer une nuit ?) Au milieu du repas, je commence à me sentir mal et je dois quitter la table avant l’arrivée du dessert, au bord de la nausée. Je regagne ma cabine à grand-peine. Je dois lutter contre les odeurs d’huile et de latrines, la chaleur ambiante et l’épuisement physique engendré par ce que j’ai vécu ces jours derniers. Je passe les trois journées suivantes à me nourrir tant bien que mal de bouillie et de thé. Je dors, je reste assise sur le pont dans l’espoir d’y trouver un peu de fraîcheur et je discute avec les autres passagers, qui me donnent toutes sortes de conseils aussi inefficaces les uns que les autres pour lutter contre le mal de mer.

Au cours de la quatrième nuit, je suis étendue sur ma couchette lorsque le roulis du navire s’apaise enfin. Nous devons être entrés dans l’estuaire du Yangtze. On m’a prévenue qu’il faudrait ensuite quelques heures pour rejoindre le Whangpoo et atteindre Shanghai. Je me lève juste avant l’aube et enfile ma robe préférée, en tissu léger et à pois bleu clair sur fond blanc. Je vais ensuite trouver le capitaine et lui confie une enveloppe, en le priant de la poster pour moi lorsqu’il aura regagné Hong Kong. Je lui demande aussi s’il peut changer une partie de mes dollars contre de l’argent chinois. Je lui tends cinq billets de vingt dollars : il en empoche deux et me rend l’équivalent de soixante dollars en *yuan* chinois. Je suis trop estomaquée pour discuter, mais

son geste me fait brusquement comprendre que j'ignore ce qui va se passer au juste une fois que j'aurais débarqué. Vais-je être traitée comme je l'ai été à Hong Kong ? Les gens que je vais rencontrer agiront-ils comme le capitaine en s'emparant de mon argent ? Ou bien est-ce quelque chose de complètement différent qui m'attend ?

Ma mère m'a toujours dit qu'en Chine tout le monde était corrompu. Je pensais que ce genre de pratique avait disparu avec l'arrivée des communistes, mais visiblement ce n'est pas tout à fait le cas. Que ferait ma mère à ma place ? Elle planquerait son argent, comme elle le faisait à la maison. De retour dans ma cabine, je sors la totalité des billets que j'ai dérobés sous l'évier et les divise en deux tas. J'enveloppe la plus grosse partie dans un mouchoir que je fourre ensuite dans mes sous-vêtements, retenu par une épingle. Je glisse le reste – 250 dollars environ – dans mon portefeuille, avec l'argent chinois que je viens de récupérer. Après quoi j'empoigne ma valise, je quitte la cabine et me prépare à débarquer.

Il est huit heures du matin, l'atmosphère est lourde, poisseuse, aussi épaisse qu'une bouillie de pommes de terre. Je suis conduite en compagnie des autres passagers dans une pièce surchauffée envahie par la fumée des cigarettes et imprégnée d'une odeur de pourriture. Les murs sont d'une couleur verdâtre et il règne une telle humidité que les vitres sont couvertes de buée. En Amérique, tout serait bien organisé, les gens feraient sagement la queue. Mais ici, mes compagnons de voyage se précipitent et vont s'agglutiner en une masse informe autour du seul guichet ouvert. Je

reste à l'arrière, un peu nerveuse à cause de mon expérience à Hong Kong lors du contrôle des passeports. La file avance très lentement, sa progression semble fréquemment interrompue sans que je parvienne à en comprendre la raison. Trois heures s'écoulent de la sorte avant que mon tour n'arrive.

Un inspecteur sanglé dans un uniforme vert à la coupe approximative me demande :

— Quelle est la raison de votre visite ?

Il parle le dialecte de Shanghai, ce qui est un soulagement, mais je ne pense pas qu'il faille lui révéler la vérité – que je suis à la recherche de mon père et que je ne sais pas comment le retrouver.

— Je suis venue participer à la construction de la République populaire de Chine, lui dis-je.

Il me demande mes papiers et ouvre de grands yeux en apercevant mon passeport américain. Il me dévisage longuement, regarde à nouveau la photo.

— Vous avez de la chance d'arriver maintenant, me dit-il. L'année dernière, le président Mao a décidé que les Chinois d'outre-mer n'avaient plus besoin de visa d'entrée. Tout ce qu'il me faut, c'est un document attestant de votre identité et vous venez de me le fournir. Vous considérez-vous désormais comme apatride ?

— Apatride ?

— Vous n'avez pas le droit de circuler en Chine en tant que citoyenne américaine.

J'ai dix-neuf ans. Je ne veux pas avoir l'air d'une fugueuse ignorante, ni lui avouer que je ne connais pas le sens exact du mot *apatride*.

— Je suis venue en Chine pour répondre à l'appel des patriotes chinois installés aux États-Unis et afin de me mettre au service du peuple,

dis-je en reprenant les propos que j'avais entendus dans mon groupe à Chicago. Je veux aider l'humanité et participer à l'effort de reconstruction nationale.

— Très bien, dit l'inspecteur.

Il range mon passeport dans un tiroir qu'il referme aussitôt à clef. Je ne m'attendais pas à ça.

— Quand vais-je récupérer mon passeport ? lui demandé-je.

— Vous ne le récupérerez pas.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que j'allais devoir renoncer à mes droits de citoyenne américaine. J'ai l'impression qu'une porte vient de claquer et de se refermer derrière moi. Comment ferai-je par la suite, si je veux un jour quitter la Chine et retourner aux États-Unis ? Les visages de ma mère et de ma tante se mettent à flotter devant moi, tout le tumulte et la tristesse des derniers jours que nous avons passés ensemble remontent d'un seul coup à la surface. Jamais je ne retournerai à Los Angeles...

— Tous les bagages des Chinois d'outre-mer doivent être fouillés, poursuit l'inspecteur en me montrant un écriteau qui proclame :

PROCÉDURE DES DOUANES CONCERNANT LE
TRAITEMENT DE FAVEUR APPLICABLE AUX EFFETS
PERSONNELS DES CHINOIS D'OUTRE-MER.

— Nous traquons les objets de contrebande et les devises étrangères qu'on chercherait à introduire illégalement, ajoute-t-il.

J'ouvre ma valise, dont il se met à fouiller le contenu. Il s'empare de mes soutiens-gorge, ce qui m'amuserait presque si je n'étais pas aussi

inquiète. D'abord mon passeport, et maintenant mes sous-vêtements...

L'inspecteur m'adresse un regard sévère.

— Si la responsable féminine était là, ajoutait-il, elle vous confisquerait aussi celui que vous portez. Les vêtements réactionnaires n'ont pas leur place dans la Chine nouvelle. Débarrassez-vous au plus vite de ces tenues offensantes. (Il referme ma valise et la pousse sur le côté.) Maintenant, combien d'argent avez-vous emporté ? Vous serez prochainement rattachée à une unité de travail, mais nous ne pouvons pas vous laisser entrer si vous n'avez pas de quoi subvenir à vos besoins.

Je lui tends mon portefeuille. Il en retire la moitié de mes dollars et les empoche. Je me félicite d'avoir planqué sur moi l'essentiel de mon argent. Le regard de l'inspecteur se pose ensuite sur ma robe à pois, dont je me dis à présent que le choix n'était peut-être pas très judicieux. Il m'ordonne de ne pas bouger et s'éclipse. En le voyant s'éloigner, je me dis que la scène que j'ai déjà vécue à Hong Kong est en train de se reproduire – à ceci près que j'ignore où ils comptent m'envoyer. Peut-être que mon oncle et Joe avaient raison, finalement, et que je vais vraiment avoir des ennuis... La sueur commence à ruisseler entre mes omoplates.

L'inspecteur revient, accompagné d'une demi-douzaine d'autres soldats arborant le même uniforme vert. Tous affichent un sourire enthousiaste. Ils s'adressent à moi en m'appelant *tong chih*, ce qui signifie *camarade* mais avec une nuance plus personnelle, suggérant un état d'esprit commun et le partage des mêmes idéaux. Au simple énoncé de ce mot, je me sens déjà beaucoup mieux. *Tu vois*, me dis-je intérieurement, *tu n'avais rien à craindre*.

Ils font cercle autour de moi afin qu'on nous prenne en photo. Voilà qui explique pourquoi j'ai attendu aussi longtemps tout à l'heure. Ils me montrent ensuite un mur couvert de portraits encadrés – ceux de tous les gens qui sont entrés en Chine en passant par ce bureau. Ce sont essentiellement des hommes, j'aperçois deux ou trois femmes et quelques rares familles. Tous ne sont pas Chinois, il y a également des Blancs : je ne saurais dire d'où ils viennent, mais à en juger par leurs vêtements ils ne sont sûrement pas américains. Peut-être sont-ils originaires de Pologne ou d'un autre pays du bloc de l'Est. Mon portrait sera donc bientôt affiché sur ce mur, lui aussi.

Les inspecteurs me demandent ensuite où je compte loger, ce qui me prend de court. Ils perçoivent mon hésitation et échangent des regards inquiets – et brusquement soupçonneux.

— Il faut que vous nous disiez où vous allez loger, me dit l'inspecteur en chef. Sinon nous ne pourrions pas vous laisser partir.

— Je recherche mon père, leur avoué-je en espérant qu'ils auront pitié de moi. Ma mère a quitté la Chine juste avant ma naissance. Je reviens aujourd'hui dans le pays qui est le mien. (Je n'ai pas menti jusque-là, mais j'ai besoin de leur aide.) Je veux vivre avec mon père et l'aider à reconstruire notre pays mais ma mère n'a pas voulu me dire où je pourrais le trouver. Elle est devenue trop américaine, ajouté-je avec une moue de dédain, comme s'il n'y avait pas de pire tare au monde.

— Quel genre de métier exerce-t-il ? demande l'inspecteur en chef.

— C'est un artiste.

— Ah, dit-il. Un travailleur culturel.

Les hommes se mettent à parler entre eux, évoquant diverses possibilités. Puis l'inspecteur me dit :

— Allez donc voir l'Association des travailleurs artistiques chinois. Je crois qu'on l'appelle simplement l'Association des artistes à présent – section de Shanghai. Ils supervisent l'ensemble des travailleurs culturels et sauront vous dire précisément où il se trouve.

Il note les coordonnées sur une feuille de papier, dessine une carte rudimentaire et me dit que le siège de cette association ne se trouve pas très loin d'ici, qu'on peut même s'y rendre à pied. Toute l'équipe me souhaite bonne chance et je quitte le bâtiment administratif pour me retrouver dans le Bund, au milieu d'une marée humaine où tout le monde me ressemble. Le Chinatown de Los Angeles n'était qu'une petite enclave et il n'y avait guère d'Asiatiques à l'université de Chicago. Jamais je n'ai vu autant de Chinois de ma vie... Une vague de bonheur m'envahit.

Je me trouve sur une aire réservée aux piétons qui borde le fleuve et ressemble à un parc. Devant moi, la rue est envahie par une armée de bicyclettes. De l'autre côté, d'imposants bâtiments – plus vastes et plus hauts que ceux auxquels j'étais habituée à Los Angeles – s'échelonnent le long du Bund, épousant la courbe du Whangpoo. En me tournant vers le fleuve, j'aperçois des navires de guerre chinois et des cargos de toutes tailles. Des centaines de sampans oscillent sur le fleuve, comme autant d'insectes aquatiques. Des jonques passent, toutes voiles dehors. Le torse nu, le pantalon de toile retroussé au-dessus des genoux, des milliers d'hommes, me semble-t-il, chargent ou

déchargent des balles de coton, d'énormes caisses et des paniers remplis des denrées les plus diverses, en un ballet incessant.

Je regarde ma carte en essayant de me repérer, empoigne ma valise et me fraie un chemin au milieu de la foule. Lorsque j'ai rejoint la rue en courbe, j'attends que les bicyclettes s'arrêtent pour me laisser passer. Mais elles ne s'arrêtent pas. Et il n'y a pas plus de feux que de passages pour piétons. Arrêtée au bord du trottoir, je suis constamment heurtée et ballottée par le flot des passants. J'en observe certains qui s'élancent au milieu de la horde des bicyclettes et traversent la rue d'un air décidé. J'en repère un qui s'apprête à faire de même et lui emboîte le pas, en espérant que je serai en sécurité derrière lui.

Tout en remontant Nanking Road, je ne peux m'empêcher de faire des comparaisons entre Shanghai et Chinatown, où la plupart des habitants sont originaires de Canton et de la province du Kwantung, dans le sud de la Chine. Ma famille vient de là-bas, elle aussi, bien que ma mère et sa sœur aient grandi à Shanghai. Elles m'ont toujours dit que la nourriture y était meilleure et les gens mieux habillés. Shanghai était une ville très animée, on y dansait tard le soir, on s'y promenait la nuit le long du Bund – et surtout, on s'y amusait beaucoup. J'ai rarement entendu rire ma mère, lorsque j'étais petite, mais elle me racontait parfois qu'il leur arrivait de piquer des fous rires, tante May et elle, de plaisanter avec de beaux jeunes gens et de profiter pleinement du bonheur de se trouver là, au bon endroit et au bon moment – dans ce qui était alors le Paris de l'Asie – avant que les Japonais n'envahissent la ville et que ma

grand-mère, ma mère et ma tante ne soient contraintes de s'enfuir afin de sauver leurs vies.

La ville que je découvre aujourd'hui n'est plus le Shanghai dont ma mère et ma tante m'ont si souvent parlé. Je n'aperçois pas de femmes élégantes marchant le long des trottoirs et s'arrêtant devant les vitrines des grands magasins pour contempler les dernières nouveautés en provenance de Rome ou de Paris. Je ne vois pas davantage d'étrangers allant et venant dans les rues comme si la ville leur appartenait. Mais les Chinois grouillent de partout. Ils ont tous l'air pressé et n'ont absolument rien de distingué. Les femmes portent d'amples pantalons de coton et des chemisiers à manches courtes ou des vestes bleu marine. En m'éloignant du fleuve, je m'aperçois que les hommes sont mieux habillés que les dockers du port. Ils portent des vestes et des pantalons gris, d'une coupe très stricte – ce que mon père appelait par dérision des « costumes Mao ». Aucun ne paraît trop bien ni trop mal nourri. Aucun non plus ne paraît riche et je ne vois pas un seul mendiant, ni ces conducteurs de pousse-pousse dont ma mère et ma tante se plaignaient tant.

Le seul problème, c'est que je n'arrive pas à trouver l'Association des artistes. Les rues de Shanghai forment un réseau inextricable et je ne tarde pas à me sentir perdue. Je bifurque dans des allées qui débouchent sur des cours intérieures ou des impasses. Quand je demande mon chemin, les gens m'ignorent ou jettent un regard intrigué à l'étrangère que je suis. Je me dis qu'ils ont peur de parler à quelqu'un qui n'est visiblement pas d'ici. Je pénètre dans quelques magasins pour demander mon chemin, mais apparemment personne n'a entendu parler de cette association.

Quand je leur montre mon ébauche de carte, ils la regardent, hochent la tête et me reconduisent à la porte sans grand ménagement.

Après une errance qui me semble avoir duré des heures et au cours de laquelle j'ai été rejetée, bousculée et ostensiblement ignorée par cette foule proliférante, je me rends compte que je suis totalement perdue. Je meurs de faim, la chaleur me fait tourner la tête et je commence à avoir peur. Je veux dire : *sérieusement* peur. Je suis dans une ville inconnue, mes proches se trouvent à l'autre bout du monde et tout le monde me regarde en ouvrant de grands yeux à cause de mes sandales blanches et de cette stupide robe à pois. Qu'est-ce que je fabrique ici ?

Il faut absolument que je me ressaisisse. *Réfléchis donc un peu*, me dis-je. Il va falloir que je trouve un hôtel. Je ferais mieux de regagner le Bund et de repartir de zéro. Mais d'abord, il faut que je me désaltère et que je mange quelque chose.

Je finis par retrouver mon chemin et rejoindre Nanking Road. Peu après, je débouche sur un immense parc où j'aperçois quelques marchands ambulants. J'achète un gâteau salé fourré avec du porc et des légumes hachés. À un autre stand, je demande du thé, qui m'est servi dans une grosse tasse en céramique. Je vais m'asseoir sur un banc. Le gâteau est délicieux. Le thé brûlant me fait transpirer un peu plus, mais ma mère a toujours prétendu que boire du thé quand il fait chaud a un effet rafraîchissant. Il est tard dans l'après-midi et la température n'a pas baissé d'un pouce. Il règne une telle humidité – et sans le moindre souffle de brise – que je serais incapable de dire si ce thé m'a rafraîchi ou non. En tout cas, manger et boire m'ont fait du bien.

Ce parc ne ressemble à aucun de ceux que j'ai pu voir à ce jour. Il semble s'étendre sur des kilomètres et une bonne partie du sol est pavée, de sorte qu'il semble davantage destiné à accueillir des meetings de masse qu'à servir d'aire de jeux et de récréation. Cela n'empêche pas de nombreuses grands-mères d'y promener leurs petits-enfants. Elles portent les bébés dans leur dos, retenus par des sangles en tissu. Les plus jeunes gambadent, vêtus de pantalons fendus entre les jambes. Je vois ainsi une petite fille s'accroupir et pisser à même le sol ! Les plus âgés – ils ont quatre ou cinq ans tout au plus – jouent avec des bâtons. L'une de ces grands-mères est assise sur un banc en face de moi. Sa petite-fille doit avoir dans les trois ans et elle est vraiment mignonne, avec ses deux petites couettes retenues par des rubans et dressées sur sa tête comme des champignons. La fillette n'arrête pas de me regarder. Je dois ressembler à une sorte de clown à ses yeux. Je lui fais un petit signe de la main et elle plonge aussitôt son visage dans les jambes de sa grand-mère. Puis elle relève la tête, me regarde à nouveau : je lui adresse un autre signe et elle se cache derechef. Nous répétons ce manège à plusieurs reprises avant qu'elle n'agite à son tour sa petite main dans ma direction.

Je vais rapporter ma tasse en céramique à la marchande de thé. Lorsque je regagne mon banc pour récupérer ma valise, la petite fille quitte la protection de sa grand-mère et s'approche de moi.

— *Ni hao ma ?* lui demandé-je. Comment vas-tu ?

La fillette pousse un gloussement et repart en courant vers sa grand-mère. Il faudrait vraiment

que je parte mais cette gamine est trop mignonne. Plus encore, le fait de jouer avec elle me donne l'impression que je suis à ma place ici et que tout va finir par s'arranger. Elle chuchote quelque chose à sa grand-mère en me montrant du doigt. La vieille dame ouvre son sac, farfouille à l'intérieur et dépose quelque chose dans la main de l'enfant. La fillette s'approche aussitôt et tend le bras pour m'offrir un beignet à la crevette.

— *Shie-shie.*

Elle sourit en m'entendant lui dire merci. Puis elle se hisse à mes côtés sur le banc, balançant ses jambes dans le vide, et se met à babiller à vive allure. Je croyais maîtriser le dialecte de Shanghai mais je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle raconte. Sa grand-mère finit par venir nous rejoindre.

— Vous avez fait la connaissance de notre « déception », me dit-elle. Nous espérons avoir un petit-fils la prochaine fois, mon mari et moi.

J'entends ce genre de propos depuis que je suis née. Je tapote le genou de la petite fille, en signe de solidarité.

— Vous n'êtes apparemment pas de Shanghai, poursuit la vieille dame. Vous venez de Pékin ?

— Je viens de très loin, dis-je, peu soucieuse de lui raconter mon histoire. Je suis venue voir mon père mais je me suis perdue.

— Où devez-vous aller ?

Je lui montre ma carte.

— Je sais où cela se trouve, me dit la grand-mère. Nous pouvons vous y conduire, si vous voulez. C'est sur notre chemin.

— Je vous en serais très reconnaissante.

Elle soulève sa petite-fille et je soulève ma valise. Quelques minutes plus tard, nous arrivons

devant l'Association des artistes. Je remercie la vieille dame. Je regarde dans mon sac à main, aperçois un reste de « Life Savers » et le donne à la petite, qui ne sait pas quoi en faire.

— Ce sont des bonbons, lui dis-je. Quelques douceurs pour la plus douce...

Le souvenir de ma tante m'adressant cette réplique m'étreint brusquement. Je suis venue jusqu'ici et pourtant ma mère et ma tante sont toujours présentes à mes côtés.

Après un nouvel échange de remerciements, je les laisse et pénètre dans le bâtiment. J'espérais que l'air serait conditionné mais la chaleur qui règne dans l'entrée est aussi étouffante qu'à l'extérieur. Une femme entre deux âges est assise derrière un comptoir au milieu de la pièce. Elle sourit et me fait signe d'approcher.

— Je cherche un artiste du nom de Li Zhi-ge, lui dis-je.

Son sourire s'efface aussitôt.

— Vous arrivez trop tard, lance-t-elle, la réunion est presque terminée.

Je la dévisage, ébahie.

— Je ne peux pas vous laisser entrer, ajoute-t-elle d'un ton tranchant en désignant les battants d'une double porte.

— Vous voulez dire qu'il est ici ? En ce moment ?

— Bien sûr qu'il est ici.

Ma mère prétendrait que c'est le destin qui a voulu que je retrouve mon père aussi facilement. Peut-être est-ce simplement l'effet du hasard. Quoi qu'il en soit, j'ai de la chance. Mais je ne comprends pas pourquoi la réceptionniste ne veut pas me laisser entrer.

— Il faut absolument que je le voie, l'imploré-je.

À cet instant, les portes s'ouvrent et un groupe de gens émerge.

— Le voici, dit la réceptionniste d'un air un peu méprisant.

Elle me désigne un individu de grande taille, portant des lunettes à montures d'acier. Ses cheveux sont plutôt longs et retombent en travers de son front. Son âge correspond visiblement – il doit avoir autour de quarante-cinq ans – et il est d'une beauté stupéfiante. Il est vêtu d'un costume Mao, mais différent de ceux que j'ai aperçus dans la rue : celui-ci est bien coupé et le tissu semble de meilleure qualité. Mon père doit être célèbre et jouir d'un certain pouvoir car les autres le suivent de près, le poussant presque dans la rue.

Je me hâte de leur emboîter le pas tandis qu'ils émergent du bâtiment. Une fois sur le trottoir, le groupe se disperse et se fond dans la foule des passants. Z.G. reste un moment immobile, le nez en l'air, fixant un lambeau de ciel blanc entre deux immeubles. Puis il pousse un soupir, agite les mains comme s'il cherchait à se détendre et se met en route. Je le suis, ma valise toujours pendue à mon bras. Que se passerait-il si je le rattrapais et lui annonçais que je suis sa fille ? Je ne le connais pas, mais je sens que le moment n'est guère opportun. Et même s'il l'était, j'éprouve une telle appréhension... Il s'arrête brusquement à un carrefour et je m'immobilise à ses côtés. Il a forcément remarqué ma présence, comme tout le monde avant lui, étant donné mon allure inhabituelle, mais il est visiblement plongé dans ses pensées. Je devrais lui dire quelque chose. *Bonjour, vous êtes mon père...* J'en suis incapable. Il me

dévisage brièvement, sans manifester la moindre réaction, puis traverse la rue.

Il s'engage peu après dans une artère plus tranquille. Les bâtiments d'allure officielle cèdent la place à des appartements et à des petites boutiques de quartier. Il longe quelques blocs, puis bifurque dans une rue piétonne bordée de chaque côté par de belles demeures de style occidental, d'un ou deux étages. Je reste au coin de la rue afin de voir où il va. Il dépasse les trois premières maisons puis ouvre une barrière, pénètre dans un petit jardin, franchit les marches du porche et disparaît à l'intérieur. Je m'avance à mon tour dans la rue piétonne. J'aperçois des carrés de pelouse, des arbustes en fleurs, des vignes grimpantes. Des bicyclettes sont appuyées le long des entrées et du linge sèche sur les perches qui émergent des fenêtres. Les maisons elles-mêmes sont charmantes avec leurs toits de tuiles, leurs façades peintes avec goût, des grillages métalliques aux motifs art déco ornent leurs portes, leurs fenêtres, leurs avant-toits et jusqu'à leurs boîtes aux lettres.

Ce n'était pas ainsi que Joe et mes professeurs me décrivaient la Chine communiste. Je m'attendais à un bâtiment fonctionnel, voire à une modeste chambre d'artiste. Au lieu de ça, mon père vit dans une élégante maison art déco agrémentée d'un jardin. En quoi cela me renseigne-t-il à son sujet ?

Je prends une profonde inspiration avant de grimper les marches et de sonner à la porte.

JOY

DEUX OMBRES QUI S'ÉTIRENT

Une jeune femme vient ouvrir la porte. Elle est vêtue d'un large pantalon noir et d'une tunique bleue légère, retenue par des brandebourgs qui se boutonnent près du cou et en travers de la poitrine.

— Que puis-je pour vous ? me demande-t-elle. Est-ce la fille de Z.G. ? Ma demi-sœur ?

— Je suis venue voir Li Zhi-ge.

— C'est à quel sujet ?

Sa voix mélodieuse laisse transparaître un soupçon d'irritation, et peut-être d'inquiétude.

— Je viens de loin, dis-je en lui montrant ma valise. (Mais elle doit bien se rendre compte que je ne suis pas d'ici.) C'est une affaire d'ordre privé, je dois absolument lui parler.

La jeune femme s'efface pour me laisser passer. Je pénètre dans une vaste entrée. Un parquet en acajou ciré donne sur un long couloir. À ma droite se trouve un salon garni de meubles de la dynastie Ming ; à ma gauche, une salle à manger décorée dans le même style. Ayant grandi à Chinatown, je sais parfaitement distinguer les copies des originaux : il s'agit là de meubles authentiques, d'une très grande valeur. Mais c'est la décoration qui me fait un choc : sur tous les murs figurent des affiches représentant ma mère et ma tante ! Elles

sont jeunes, superbement habillées, et se livrent à toutes sortes d'activités : elles s'apprêtent à plonger au bord d'une piscine, agitent la main au sommet de la passerelle avant d'embarquer dans un avion, boivent une coupe de champagne au cours d'une réception... Ma mère et ma tante évoquaient souvent l'époque où elles avaient été des « jeunes beautés » à Shanghai. Je les découvre à présent telles qu'elles étaient alors, exposées comme dans un musée privé. Je suis traversée par des émotions contradictoires car je suis toujours en colère contre elles : mais le fait de les découvrir sous cet aspect me donne aussi du courage.

— Asseyez-vous, je vous en prie, me dit la jeune femme.

Je lui obéis et elle s'éclipse discrètement. Quelques instants plus tard, une autre jeune femme vêtue comme la précédente pénètre dans la pièce. Sans un mot, elle me verse une tasse de thé et se retire aussitôt.

Mon père a donc des domestiques ! Ce n'est pas ainsi que je me représentais sa vie...

— Que voulez-vous ? lance une voix masculine.

C'est lui. Je me mets brusquement à trembler, si fort que j'appréhende de me lever. Je suis venue de si loin, j'ai rompu tant d'amarres...

— Puis-je vous parler ? dis-je en ayant conscience du tremblement de ma voix. Vous êtes peut-être occupé ?

— C'est le cas, en effet, me répond-il sèchement. Je m'apprête à partir à la campagne, comme vous le savez sans doute. Je vous prierais donc de me laisser faire mes bagages, j'ai beaucoup de choses à préparer.

— Êtes-vous Li Zhi-ge ?

— Évidemment !

— Il y a bien longtemps, on vous connaissait sous un autre nom. Vous vous faisiez appeler Z.G.

— Beaucoup de gens utilisaient alors des noms différents. À cette époque, je suivais la mode et j'avais adopté les coutumes occidentales. J'ai compris mon erreur par la suite et j'ai évolué au fil des années.

— C'était bien vous qui peigniez alors les « jeunes beautés » ?

Il me dévisage d'un air impatient, avant de me montrer les affiches qui trônent sur les murs.

— Vous pouvez le constater par vous-même, me dit-il. Je regrette également cette époque.

— Aviez-vous alors Perle et May Chin comme modèles ?

Il reste silencieux – la réponse là encore se trouve sur les murs – mais son visage devient brusquement gris et ses épaules s'affaissent.

— Si vous êtes venue pour m'humilier davantage, reprend-il avec raideur, inutile de vous fatiguer.

Que veut-il dire par là ?

— Perle Chin est ma tante, lui dis-je, et je suis la fille de May Chin. J'ai dix-neuf ans. (Tout en parlant, je l'étudie de près. De gris, son visage est devenu livide.) Vous êtes mon père, ajouté-je.

Il s'effondre dans le fauteuil situé en face du mien. Son regard se porte vers les affiches qui ornent le mur derrière moi avant de revenir sur moi.

— N'importe qui pourrait prétendre une chose pareille, dit-il.

— Mais dans quel but ? rétorqué-je. Elles m'ont appelée Joy.

J'ai utilisé le pluriel en espérant qu'il ne me demandera pas pourquoi. Je ne suis pas prête à tout lui révéler d'un bloc.

— J'avais entendu dire que Perle et May étaient mortes...

— Ce n'est pas le cas.

Je farfouille dans mon sac, en extirpe mon portefeuille et lui montre une photo prise au début de l'été. Comme nous allions ce jour-là pour la première fois à Disneyland, ma mère et ma tante avaient estimé qu'il fallait se mettre sur son trente et un. Tante May avait opté pour une robe en coton avec une grosse ceinture et un jupon. Maman portait une jupe plissée et un chemisier cintré. Elles étaient allées toutes les deux chez le coiffeur et s'étaient noué des écharpes en soie autour de la tête afin de protéger leur permanente. Pour compléter l'ensemble, elles avaient mis des escarpins à talons hauts. Évidemment, nous avons discuté pendant des heures pour savoir ce que j'allais mettre, avant de tomber d'accord pour une jupe droite, un chemisier blanc sans manches et des ballerines.

Mon père s'empare de la photo, prise à la sortie du circuit Peter Pan.

Je sens les larmes me monter aux yeux et je dois lutter pour les refouler. Z.G. contemple le cliché avec une expression que je ne parviens pas à définir : est-ce de la tristesse ? De la tendresse ? Des regrets ? Peut-être se rend-il simplement compte que je lui ai dit la vérité.

— May...

Il a prononcé ce nom presque malgré lui. Conscient que je l'observe, il se ressaisit et se redresse.

— Eh bien, reprend-il, où sont-elles ? Pourquoi ne t'ont-elles pas accompagnée ? Pourquoi t'ont-elles envoyée seule ici ?

Il emploie le pluriel, lui aussi, et je ne vais pas le corriger.

— Elles sont à Los Angeles, dis-je avant d'ajouter, pour que cela fasse plus d'effet : À *Haolaiwu*... Hollywood...

Il ne semble pas remarquer que j'ai évité de répondre à ses autres questions et se contente de dire :

— May avait toujours voulu aller à *Haolaiwu*.

— Tu ne l'as jamais vue au cinéma ? Elle a tourné dans de nombreux films. Et moi aussi ! Nous faisons équipe autrefois. Au début, nous n'étions que de simples figurantes, mais ensuite... Tu ne nous as donc jamais vues ?

Il me regarde comme si je débarquais d'une autre planète.

— Joy... Tu t'appelles Joy, c'est bien ça ? Nous sommes *en Chine*... Les films d'Hollywood n'arrivent pas jusqu'ici. (Il s'interrompt un instant et reprend.) D'où viens-tu donc ?

— Je croyais te l'avoir dit. J'arrive de Los Angeles. Je suis venue pour te retrouver et pour me joindre à la lutte révolutionnaire !

Il rejette la tête en arrière, comme s'il regardait le plafond. Lorsque ses yeux se posent sur moi, il me demande :

— Tu es idiote ou quoi ?

— Pourquoi dis-tu ça ? Il fallait que je te retrouve. Tu ne veux donc pas de moi ?

— J'ignorais jusqu'à ton existence il y a dix minutes à peine.

Il regarde par-dessus mon épaule, en direction de l'entrée, et fronce les sourcils en apercevant ma valise.

— Que comptes-tu faire ? reprend-il. Tu ne parles pas très bien le dialecte de Wu, la plupart

des gens sauront en t'entendant que tu n'es pas d'ici. Et même si tu le parlais à la perfection, ta tenue et ta coiffure indiquent suffisamment que tu es une étrangère.

Pourquoi éprouve-t-il le besoin de m'humilier de la sorte ?

— Je ne peux pas croire que ta mère et ta tante aient approuvé ce voyage, poursuit-il.

Je vois bien qu'il essaie de me soutirer des informations supplémentaires, mais il peut toujours attendre.

— Le gouvernement chinois a incité nos compatriotes d'outre-mer à venir participer à l'édification de la nouvelle société, dis-je en essayant de retrouver l'enthousiasme qui m'anime depuis des mois.

Mais c'est comme lorsqu'on soulève le couvercle d'une marmite à riz : toute la vapeur s'échappe d'un coup. Pourquoi n'est-il pas plus heureux de me voir ? Pourquoi ne m'a-t-il pas prise dans ses bras ?

— Je ne suis pas la seule, tu sais, ajouté-je.

— Mais tu es la seule à être... (J'attends qu'il prononce les mots qu'il me tarde d'entendre) ... à être ma fille.

Il retombe dans le silence et se palpe le menton. De temps en temps, il me lance un coup d'œil, comme s'il évaluait la situation. On dirait qu'il cherche à résoudre un problème particulièrement délicat, mais de quoi s'agit-il au juste ? Il vient déjà d'accepter le fait que j'étais sa fille. Il me demande finalement :

— Es-tu une artiste ?

Drôle de question... Je ne pense pas que quiconque m'ait jamais désignée ainsi, mais je mens et lui réponds :

— Oui ! C'est ce qu'on dit depuis toujours.

— Dans ce cas, quelles sont les quatre sortes d'art ?

Il veut donc me faire passer un test ? Je me mords les lèvres pour dissimuler ma déception, en essayant de rassembler mes souvenirs de Chinatown. Tout le monde possédait des calendriers du Nouvel An. Le *Perle Coffee Shop* lui-même en avait fait imprimer pour les distribuer à ses meilleurs clients.

— Il y a les calendriers du Nouvel An, dis-je.

— C'est exact. Ils constituent l'une des quatre formes d'art reconnues. Ils sont destinés aux paysans – comme tous les arts populaires – et par là même utiles aux masses. Les portraits politiques et les affiches de propagande relèvent de la même catégorie.

Je me souviens d'un cours que j'ai suivi à l'université de Chicago et je me mets à réciter :

— Mao dit que l'art doit être mis au service des ouvriers, des paysans et des soldats. Il doit être étroitement associé à la pratique révolutionnaire...

— Tu n'en as pas fini avec les quatre formes d'art, m'interrompt-il. Que sais-tu du réalisme socialiste ?

Je me souviens parfaitement de ce qu'on m'a appris à l'université à ce sujet.

— Il permet, tel un miroir, de restituer le monde réel d'une manière presque scientifique : des ouvriers construisant un barrage, des jeunes femmes produisant du tissu dans une usine, des tracteurs et des tanks descendant une route de campagne et unissant dans un même élan les travailleurs et l'armée... Comme les peintures que tu avais faites pour *La Chine en construction*. Ma

mère et ma tante (cette fois encore, je me garde bien de lui donner d'autres précisions) avaient conservé tous les numéros qui en reproduisaient.

— May les a vues ?

C'est la deuxième fois qu'il prononce son nom. Il semble éprouver plus de curiosité à son égard que pour moi.

— Oui, dis-je. Elle avait même affiché certaines de ces reproductions au-dessus de son lit.

L'ombre d'un sourire passe sur son visage. Il est visiblement flatté.

— Quoi encore ? me demande-t-il.

Au sujet de May ? Ou des formes d'art ? J'opte pour la seconde solution.

— Il y a les caricatures, dis-je, fort utiles en politique...

Il acquiesce mais je vois bien qu'il a l'esprit ailleurs, sensible à l'idée qu'à l'autre bout du monde quelqu'un puisse encore nourrir des sentiments pour lui.

— Et en quatrième lieu ? reprend-il.

Le rouge me monte au visage. J'ai l'impression que mon cerveau s'est brusquement vidé de tout ce que j'ai pu apprendre. J'essaie de revoir ce qu'il y avait sur les murs de notre appartement à Chinatown ou dans les restaurants et les boutiques de curiosités, les garages et les magasins auprès desquels j'ai grandi...

— Les paysages ! m'exclamé-je. Les fleurs et les papillons ! Les belles dames penchées au-dessus d'un bassin ou accoudées à la rambarde d'un pavillon... Et la calligraphie !

La bonne réponse doit bien se trouver au milieu de tout ça.

— La peinture traditionnelle chinoise, précise-t-il d'un air approbateur. On peut dire qu'elle est

à l'opposé des calendriers du Nouvel An ou des scènes évoquant la vie des ouvriers, des paysans et des soldats. Certains la jugent même trop élitiste. Mais elle n'en constitue pas moins une forme d'art reconnue. Alors, qu'elle est ta spécialité ?

— À Chinatown, les gens disaient toujours que j'étais imbattable en calligraphie.

— Montre-moi ça.

Il va donc falloir faire preuve à présent de mes talents de calligraphe devant cet homme – devant mon père ? En quoi mes dons artistiques le concernent-ils ? S'agit-il d'une épreuve destinée à lui prouver que je suis bien sa fille ? Et si jamais j'échouais ?

Z.G. se lève et me fait signe de le suivre à son bureau. Il sort les « quatre alliés du lettré » : du papier, une pierre à encre, un bâton d'encre et un pinceau. Il appelle ensuite une de ses servantes et lui demande d'apporter de l'eau. Puis il m'observe tandis que je frotte le bâton d'encre sur la pierre avant d'y mélanger l'eau, jusqu'à obtenir la texture et l'opacité voulues. Il surveille la manière dont je tiens mon pinceau et le laisse glisser à la surface du papier pour y inscrire un distique. J'évite les banalités du genre « Que la paix et la santé vous honorent en cette nouvelle année ». Un distique réussi doit être parfaitement symétrique et les deux vers se correspondre, élément par élément. Il m'en revient un en mémoire, que j'avais composé pour nos voisins voici deux ans. Pour la première partie du distique, je trace les caractères *hiver, partir, montagnes, claires, eau, briller*. J'attaque ensuite le second vers, censé figurer de l'autre côté de la porte : *printemps, arriver, fleurs, odorantes, oiseau, chanter*.

— Ton *ch'i yun* est bon, dit Z.G. (il fait allusion à la circulation du souffle). Mais comme l'a observé notre Grand Timonier, un art de ce genre ne peut plus être pratiqué comme une forme d'idéal. Faut-il dans ce cas utiliser la tradition en la mettant au service du présent ? C'est hors de question. Je ne sais pas si ce sont des fleurs odorantes ou des reliquats de la corruption féodale qui émanent de ton travail, mais il me semble que je peux tout de même t'apprendre quelque chose.

Je ne comprends pas la moitié de son discours. Où aperçoit-il des traces de la corruption féodale dans mon distique ? Pour l'instant, toutefois, cela n'a guère d'importance : l'essentiel est que j'aie réussi son test.

— Tu as de la chance d'être arrivée aujourd'hui, ajoute-t-il, car je m'apprêtais à partir à la campagne pour aller enseigner l'art aux paysans. Tu vas m'accompagner, tu me tiendras lieu d'assistante. On m'a donné tellement de tickets de rationnement pour mon... voyage, que je peux aisément les partager avec toi. Les gens de la campagne ne s'apercevront pas de ton ignorance.

La campagne ? Chaque décision que je prends m'entraîne un peu plus loin de tous ceux que j'aime. J'ai un peu peur mais je suis également excitée... et honorée.

Une heure plus tard, Z.G. donne son paquetage à son chauffeur, qui l'enfourne en même temps que ma valise et plusieurs boîtes et sacs contenant du matériel de dessin dans le coffre d'une limousine ornée du drapeau de l'Armée rouge. Il nous conduit ensuite jusqu'au port, où nous embarquons sur un ferry à destination de

Hangchow. Après avoir déposé nos bagages dans notre cabine, nous rejoignons la salle de restaurant. Z.G. passe la commande, la nourriture qu'on nous sert est excellente. Tout en mangeant, il m'explique dans les grandes lignes ce que nous allons faire et j'essaie de me mettre en valeur à ses yeux.

— Nous sommes à la fin d'une campagne baptisée « Que Cent Fleurs s'épanouissent...

— ... et que Cent Écoles de pensée rivalisent », terminé-je à sa place. Je suis parfaitement au courant. Mao a encouragé les artistes, les écrivains et... tout le monde, en fait, à critiquer le gouvernement afin de préserver et de développer l'esprit de la révolution.

Z.G. m'adresse un de ces regards que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Dans le cadre de cette campagne, poursuit-il, on a demandé à des artistes comme moi de quitter leurs ateliers, d'aller à la rencontre des masses et de se confronter à la vie réelle. Nous nous rendons dans le village du Dragon-Vert, dans la province d'Anhui. Il s'agit de l'une de ces nouvelles coopératives rurales qui...

— J'en ai également entendu parler ! m'exclamé-je. J'ai lu des articles à ce sujet dans *La Chine en construction*. Il y a d'abord eu la réforme agraire, au cours de laquelle les propriétaires terriens ont distribué leurs terres au peuple...

— Il serait plus exact de dire qu'on les a confisquées.

— Ce n'est pas ce que j'ai lu, rétorqué-je. Tu devrais être fier d'une telle réalisation. Au bout de plus de deux mille ans, le système féodal a été aboli...

— Et la classe des propriétaires éliminée...

Je ne le laisse pas poursuivre son commentaire désabusé.

— On a ensuite demandé aux masses de constituer des petits groupes d'entraide de cinq à quinze familles. Il y a deux ans, les coopératives rurales ont été lancées. Elles regroupent entre cent et trois cents familles, qui se partagent le travail de la terre et ses bénéfices.

— C'est une manière un peu sommaire de présenter les choses, dit-il d'un air toujours aussi caustique, mais dans les grandes lignes c'est à peu près ça. Quoi qu'il en soit, nous nous rendons au village du Dragon-Vert et nous verrons bien quelle ambiance y règne.

Il se tourne pour regarder le paysage à travers la fenêtre. J'essaie de rassembler mes souvenirs concernant la province d'Anhui. N'est-ce pas là qu'était située l'action de *The Good Earth* ? J'ai pratiquement grandi dans les décors de la Ferme de Wang, le fleuron de China City, le parc d'attraction pour touristes où travaillaient mes parents. Le cadre dans lequel vivent les paysans ne m'est donc pas étranger : les poules qui viennent picorer devant la porte, les outils en bois, une simple table et deux chaises pour tout mobilier...

À Hangchow, nous faisons halte dans une *guesthouse* relativement propre, mais où tout le monde partage les mêmes toilettes à la turque. Z.G. m'emmène manger dans un restaurant au bord du lac. Nous discutons devant un potage de poisson aux nouilles, un plat de petits pois et deux bols de riz. Il m'appelle Joy, je l'appelle Z.G. Comme dessert, nous avons droit à des beignets de maïs saupoudrés de sucre. Après le dîner, nous allons nous promener au bord du lac. J'ai le ventre plein et le cœur comblé en déambulant

ainsi avec mon père biologique. Me voici donc en Chine, sur les rives d'un lac que le soleil couchant irise de reflets roses. Les branches des saules pleureurs caressent la surface de l'eau. J'ignore ce qui me rend le plus heureuse : la vue de nos deux ombres qui s'étirent ou celle de son visage dans la lumière de ce décor apaisant.

JOY

UNE TIGE DE BAMBOU

Le lendemain matin, qui est mon premier dimanche en Chine, j'ignore quel sera le programme. Toute ma vie je me suis rendue ce jour-là soit à la mission méthodiste, soit à l'église pour le service dominical. Même lorsque j'étais à Chicago, j'ai toujours assisté aux offices. Mais aujourd'hui ? Lorsque Z.G. émerge de sa chambre, il n'a plus du tout la même allure, ayant troqué son élégant costume contre un pantalon large, une chemise blanche à manches courtes et une paire de sandales. Quant à moi, j'ai mis un pantalon rose et un chemisier blanc sans manches que tante May m'avait achetés l'an dernier lors des soldes chez Bullock's. Elle prétendait que l'ensemble avait quelque chose « de frais, de vivifiant », mais Z.G. y est visiblement insensible.

Après un petit déjeuner composé d'un potage de riz, de gâteaux de riz épicés fourrés aux haricots et de quelques *loquats* frais, le tout arrosé d'un thé très fort, nous prenons un nouveau bateau qui remonte une petite rivière jusqu'au port de Tun-hsi, d'où nous nous rendons en cyclo-pousse à la gare routière. Tun-hsi est une petite agglomération dénuée de charme, comparée à Shanghai ou Hangchow. Les habitations sont

relativement modestes et il ne semble pas y avoir d'industries dans la région. C'est apparemment ici que les gens des environs viennent vendre et échanger les produits de leurs récoltes et de l'artisanat local. Lorsque nous arrivons à la gare routière, nous tombons sur une foule de voyageurs transportant les produits les plus divers. J'aperçois des paysans en costume traditionnel, vêtus d'amples tuniques bleues. Les femmes portent des coiffes aux couleurs vives, des bracelets et des colliers en argent. La plupart parlent un dialecte que je ne comprends pas, ce qui est étrange étant donné que nous sommes si près de Shanghai. Les gens me regardent mais au lieu de détourner les yeux comme le faisaient les passants à Shanghai, ils me gratifient de larges sourires, souvent édentés.

Nous montons dans un bus bringuebalant. Les passagers qui sentent l'ail et transpirent abondamment portent dans leurs bras des bébés en pleurs, des poules et des canards vivants, des ballots et des jarres remplies de condiments qui marinent dans la saumure et dont les effluves ne tardent pas à se répandre à l'intérieur du véhicule. Je regarde à travers la vitre les champs accablés par les rayons ardents du soleil. La route se rétrécit et n'est bientôt plus qu'une simple piste. Tandis que nous franchissons une série de collines, je demande à Z.G. si nous sommes encore loin du village du Dragon-Vert.

— Je n'en sais trop rien, me dit-il. Je n'y suis jamais allé. J'ai entendu dire que c'était autrefois un village prospère. Nous devons être logés dans une villa. (Il se tripote le menton. Sam, mon père, faisait ce geste lui aussi au lieu de hausser les épaules.) Mais j'ignore ce qu'ils entendent au juste par là.

Z.G. me précise que le Dragon-Vert se trouve à environ quatre cents kilomètres de Shanghai. Mais la route – si elle mérite ce titre – est dans un tel état que le bus avance à la vitesse d'une tortue, en cahotant sans arrêt. Au bout de deux heures, nous faisons halte en rase campagne. Le chauffeur lance les noms de plusieurs villages, dont celui du Dragon-Vert. J'ai ma valise à la main, Z.G. porte son paquetage et ses boîtes. Nous sommes les deux seuls à descendre et nous retrouvons sur un chemin poussiéreux, au beau milieu de nulle part. Un garçon apparaît au bout d'un moment, sur une charrette tirée par un âne. Z.G. discute avec lui en se servant d'un dialecte que je ne comprends pas, même si j'en saisis quelques mots. Il m'aide ensuite à monter à l'arrière de la charrette, où il balance nos bagages avant d'aller s'asseoir à côté du garçon, qui fouette l'âne pour le faire repartir. J'aperçois à ma droite des hommes et des femmes qui travaillent dans des rizières. Au loin, un buffle tire une charrue à travers un champ gorgé d'eau. C'est un monde tellement différent... Pendant une fraction de seconde, je me demande si je serais capable de mener une vie pareille, en pleine campagne – et si je serai tout simplement en mesure d'aider Z.G.

Il est environ dix-sept heures lorsque le garçon immobilise son âne en tirant sur ses rênes, afin de nous laisser descendre. Z.G. m'attache deux sacs sur le dos et se charge des autres. Puis nous empoignons le reste de nos bagages et nous mettons en route, remontant un sentier qui franchit une colline avant de redescendre sur l'autre versant en direction d'une vallée étroite, où une forêt d'ormes nous procure enfin un peu d'ombre.

Nous apercevons bientôt une pancarte où nous lisons ces mots, écrits à la main :

RAMASSEZ LES DÉCHETS DE VOS ANIMAUX.

VIVEZ EN HARMONIE.

RESPECTEZ LE PEUPLE ET LA TERRE.

Nous pénétrons dans la coopérative rurale du Dragon-Vert, bordée de saules qu'agite une faible brise. Une vaste place s'étend devant nous, une aire dégagée au milieu de laquelle se dresse un arbre unique. Un jeune homme est assis sur un rocher, dans un coin de la place : il fait le guet, les coudes appuyés sur les genoux. Ses pieds sont nus et ses cheveux si noirs que le soleil leur donne des reflets bleus. Dès qu'il nous aperçoit, il se redresse et vient à notre rencontre.

— Vous êtes le camarade Li ? s'enquiert-il.

Z.G. acquiesce.

— Et voici ma fille, ajoute-t-il.

Le jeune homme a un visage ouvert et un sourire éclatant. Ses larges épaules dégagent une impression de force sous sa chemise en coton.

— Je m'appelle Feng Tao, dit-il. Et j'ai hâte d'apprendre.

— C'est moi qui espère apprendre auprès de vous, répond Z.G. de manière circonstanciée.

Il se sert du même dialecte campagnard qu'avec le gamin à la charrette, mais en les écoutant plus attentivement je commence à saisir les nuances d'intonation et de prononciation qui diffèrent du dialecte de Wu, particulier à Shanghai, ou du mandarin courant de la région.

Tao m'aide à me débarrasser des sacoches et nous conduit jusqu'au centre de la place, à l'ombre du grand arbre dont les fleurs blanches